mémoire plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

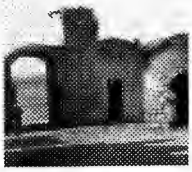
6

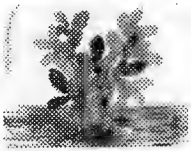
Il faisait gris et froid, ce 30 novembre 1995. Métro, bus et train avaient anticipé leurs vacances et les taxis brillaient par leur absence. C'était, disait-on, la grève. Alors, par nécessité, on avait retrouvé le goût de la marche, bravé les ennuis des encombrements, fait de l'auto-stop ou pris d'assaut quelque taxi distrait. Or le 30 novembre était précisément la date de l'assemblée générale de Mémoire d'Afrique du Nord qui, de plus, avait convié ses amis à fêter, verre en mains et petits gâteaux sur la table, la sortie de son premier livre *Des chemins et des hommes*. Le comité directeur, président en tête, comptait encore les bulletins que des prévoyants avaient envoyés quand, peu à peu, la salle s'est peuplée de courageux adhérents et, miracle, l'assemblée générale a pu avoir lieu ! Le président a remercié les adhérents de leur courage et de cette belle preuve d'amitié. Amitié qui s'est concrétisée ensuite autour du buffet avec la présence très sympathique de notre ministre et de nombreux amis.

Traditionnellement, on se doit, en cette période, de former des vœux. Souhaitons donc que 1996 soit une année féconde pour notre association et très heureuse pour tous nos amis.

N° 6. Décembre 1995. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole
nous appartient





Espace historique 3
Forts et bordjs sahariens
Jean-Charles Humbert

Ecrivain public 10
A l'ombre des figuiers de Barbarie
Paule Cuq Blavy

Hommes singuliers 12
J'attends la nuit qui vient
Hélie de Saint Marc

Point livres 14
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Le musée 16
Monuments
Alain Amato

Les chemins de mémoire 18
Noël berbère
Jean Verchin

Brève 20
Qui êtes-vous, monsieur Bellat ?

Comité de rédaction
Janine de la Hogue
Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Lydie Bozon, Odette Goinard
130 rue Lecourbe, 75015 Paris.

Réalisation
BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements
Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.
Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adhérent :* à partir de 75 francs.

Commission paritaire en cours.

Forts et bordjs sahariens

Jean-Charles Humbert

Forts, bordjs, relais, autant de termes qui désignent parfois le même bâtiment. On peut dire cependant que les ouvrages strictement militaires sont les forts, les bordjs fortifiés, les redoutes ou les fortins, tandis que les constructions à usage mixte, civil et militaire, sont désignés sous le terme de caravansérail, relais ou poste. Jean-Charles Humbert leur a consacré un ouvrage fort intéressant et nous vous en présentons aujourd'hui un extrait qui situe sur un plan général les raisons de cette implantation. Dans un prochain numéro nous parlerons de la construction proprement dite.

La présence française au Sahara s'est imposée très tôt comme le prolongement naturel d'une politique coloniale d'expansion vers le Sud. Dès 1892, une stratégie militaire offensive, tenant compte d'un contexte international favorable, avait été mise en place. Cette année-là, le gouverneur général de l'Algérie, Cambon, prit la décision de créer, aux limites méridionales du territoire occupé par les Français, une série de bâtisses fortifiées établies sur une frontière qui, d'est en ouest, formait une sorte de *limes* défensif : Bordj Beressof, Bordj El Mey, Fort Lallemand, Fort Inifel, Fort Miribel et Fort Mac Mahon (1892-1894).

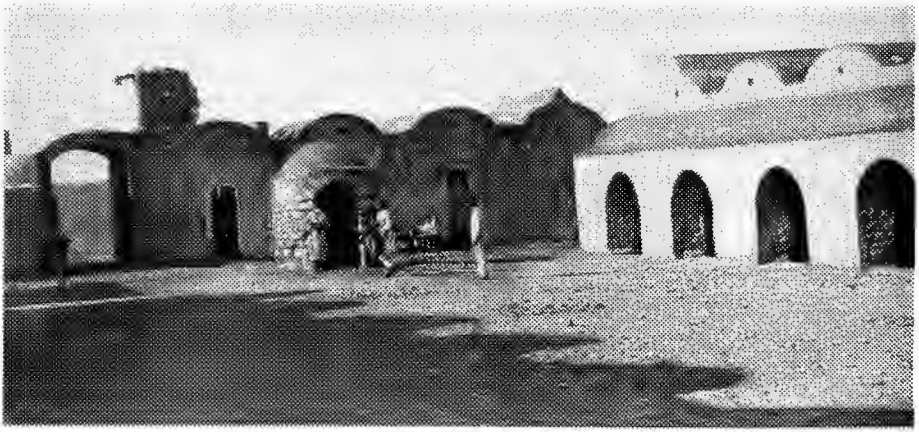
La mesure en elle-même n'avait pas de quoi surprendre : il est de tradition, dans les zones où stationnent les troupes, d'établir des cantonnements en vue d'accueillir et de protéger les hommes contre d'éventuelles attaques tout en profitant des facilités offertes par un commerce local. Or, en cette circonstance, il s'agissait d'implanter des bâtiments dans les régions isolées et désolées du Sahara : Grand Erg oriental ou bordure du plateau du Tadémaït, à près de 150 km des oasis reconnues comme El Goléa ou El Oued. En outre, ces forts étaient placés en sentinelles aux frontières de territoires hostiles à la présence française pour des raisons économiques et politiques : la Tripolitaine et ses centres de Ghadamès et de Ghât, le Hoggar et son centre commercial d'In Salah, enfin les oasis du Touat, du Gourara et du Tidikelt qui avaient noué des liens d'amitié et d'assistance avec le Maroc depuis des siècles et qui n'étaient guère

favorables à une présence étrangère dans leur pays.
L'établissement de ces forts était apparemment en contradiction avec l'idée admise et répandue qu'une conquête rapide des oasis du Touat et du Sahara des Touareg permettrait d'assurer cette politique d'expansion de la France vers les régions subsahariennes et vers l'Afrique centrale. On savait, par exemple, dès le gouvernorat du maréchal Randon (1852-1858), que la France aurait à parachever l'œuvre de conquête : l'occupation de Touggourt en 1854, l'expédition de Colonieu et Burin vers l'ouest en 1860, le voyage de Duveyrier de 1859-1860 et le traité de Ghadamès qui s'ensuivit en 1862 militaient en faveur de cette orientation géographique et politique. De plus, l'expansion française au Soudan (1870-1880) avait inspiré les promoteurs d'un chemin de fer transsaharien qui relierait "l'Eldorado" africain aux centres commerciaux du nord. Cette idée était en germe ; elle allait entretenir beaucoup d'espoirs, heurter nombre de convictions et engendrer bien des désillusions.

Tout d'abord, la situation des Français demeurait fragile car les résistances étaient nombreuses : révolte des Ouled Sidi Cheikh en 1864, insurrection de Mokrani en Kabylie (1871) et de Bou Amama dans le sud-oranais (1881). De surcroît, le désastre de la mission Flatters (1881) allait ruiner les espoirs de ceux qui souhaitaient une avancée rapide vers le sud. Cependant les événements de la décennie 1881-1891 préparaient la voie à une relance de la politique française d'expansion : le protectorat sur la Tunisie en 1881, l'occupation du Mzab (1882), de Ouargla, de Touggourt et d'El Oued consolidaient les positions françaises tandis que les explorations de Foureau et la prolongation des voies ferrées jusqu'à Aïn Sefra et Biskra (1888) permettaient de rapprocher les bases arrières françaises des zones stratégiques.

Les ambitions françaises allaient s'affermir en 1890 grâce à la signature d'une convention franco-anglaise qui laissait le champ libre à la France au sud de ses possessions d'Afrique du Nord de sorte que l'on s'acheminait bien vers une conquête rapide des oasis du Touat, prélude à une action vers le Hoggar. Dès 1890, les Français occupent El Goléa et, sur instruction du gouvernement français, les généraux Bréart et de Miribel sont chargés de préparer un plan d'intervention sur In Salah et les oasis du Touat : une, puis deux colonnes sont constituées et attendent l'accord des autorités pour agir. Or il faudra près de dix ans pour que ce plan soit mis en œuvre. A plusieurs reprises, un début d'exécution est brutalement stoppé sans explication alors que la supériorité matérielle et tactique des troupes françaises est incontestable.

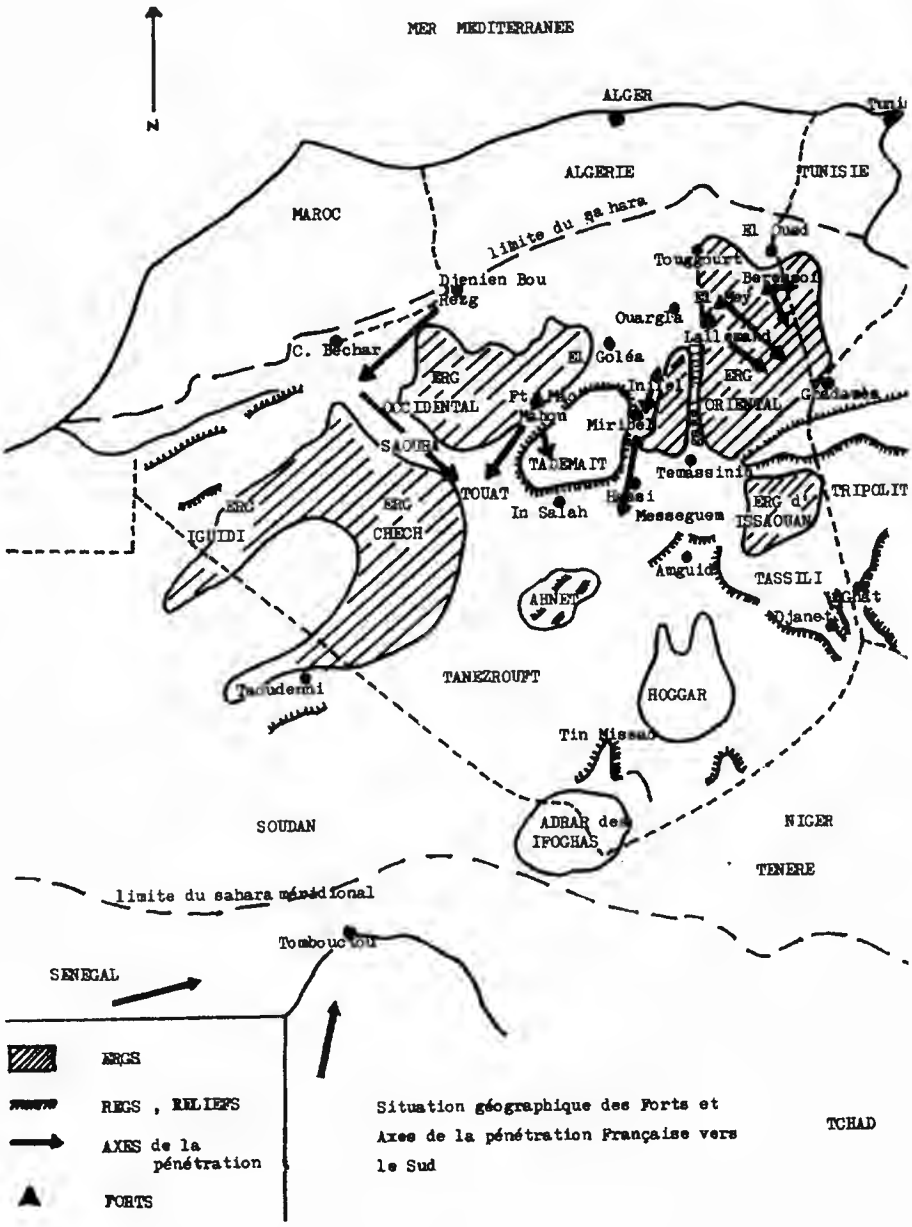
Les motifs de cette indécision trouvent probablement leur explication dans un contexte de politique internationale plus complexe qu'il n'y paraît : l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne et la Turquie sont engagées avec la France dans un vaste système de compétition et d'expansion coloniale qui pèse sur



A l'intérieur du Fort Mirbel. La cour et le puits. 1901. ***Cliché Gandini***

leurs relations. Le bassin méditerranéen est l'enjeu d'influences subtiles où chacun n'accepte de concéder qu'au prix de contreparties. La rivalité franco-anglaise sur les questions de la Syrie, de l'Egypte et du Niger confirme que la convention de 1890 n'avait pas tout réglé et, dans cette sorte de jeu d'échecs, on peut comprendre les hésitations françaises au Sahara et son attentisme face au règlement de la question marocaine.

Dans des régions où le climat et les distances créent de telles contraintes, peut-on dire que la décision politique et stratégique de 1892-1894 fut à la hauteur des ambitions et des coûts ? A l'évidence, ce qui peut intéresser l'historien n'est pas seulement la valeur d'un choix qui paraît aujourd'hui si discutable : avec le recul, il est toujours plus facile de déceler les failles d'un système. En revanche, la construction de fortifications aux frontières du grand désert pourrait être considérée comme la projection spatiale d'une politique : en passant de l'ère des combattants à celle des bâtisseurs, l'objectif politique s'inscrivait symboliquement sur le terrain et mettait en évidence cette double fonction du fort, considéré comme l'instrument d'un mouvement offensif ou, au contraire, comme une implantation défensive chargée de marquer les limites d'une occupation territoriale. Ces conceptions traduisaient donc les ambiguïtés d'une politique prônant l'expansion ou préférant une solution d'attente. Si l'intention était bien le souci d'assurer l'offensive, les forts trouvaient alors leur justification par la création de bases arrières rapprochées des futurs théâtres d'opérations : In Salah pour le Hoggar et le Tidikelt, Timimoun pour le Touat-Gourara. Ils permettaient aussi de contrôler les grands axes de communication et les échanges : Beressof et El Mey sur la route de Ghadamès et de Ghât, Fort Lallemand à l'entrée nord du Gassi Touil vers Temassinin carrefour de pistes vers In Salah et



Situation géographique des Forts et Axes de la pénétration Française vers le Sud

Ghadamès, Fort Inifel sur le passage vers Ouargla par l'oued Mya, Fort Miribel et Fort Mac Mahon en direction d'In Salah et de Timimoun.

En revanche, si l'adage "Qui n'avance pas, recule" se vérifie, ces forts affaiblissaient l'esprit de conquête en confinant les troupes sur des sites artificiels et sans véritable intérêt stratégique. On brisait alors l'élan des hommes et l'on s'engageait dans des dépenses de construction et de fonctionnement inconsidérées.

L'histoire de ces forts sahariens permet ainsi de mieux apprécier la complexité des options politiques, des choix stratégiques et des actions engagées sur le terrain. L'événement, somme toute anodin, de ces constructions est révélateur d'une politique d'expansion à la fois ambitieuse et prudente. Il est significatif, par exemple, que l'événement décisif de la prise d'In Salah le 30 décembre 1899 soit à mettre au compte d'une pseudo mission scientifique, la mission Flamand-Pein, comme si on laissait à l'initiative personnelle de chacun le soin de tenir des engagements maintes fois affirmés par le gouvernement.

Malgré tout, pendant une décennie, des hommes vont occuper ces forts dans la solitude de ces espaces immenses et arides avec le sentiment probable de participer à une œuvre durable : Tirailleurs et Spahis sahariens, Goumiers, soldats des Bataillons d'Afrique, Chaamba ont accompagné l'histoire éphémère de ces monuments de pierre : rappeler cette période décisive de la pénétration française au Sahara, c'est, d'une certaine manière, évoquer aussi la mission de ces "conquérants de l'inutile".

La présence ou la construction de bâtiments fortifiés destinés à la vie d'une troupe en garnison, à l'intérieur ou aux limites d'un périmètre habité par une population, n'est pas une nouveauté en soi. Lorsque les troupes françaises abordent les oasis septentrionales du Sahara, les détachements du Génie ont le choix entre la remise en état de la kasbah abandonnée par ses anciens locataires ou la construction de bâtiments neufs. Ainsi les troupes françaises qui entrent à Ouargla en 1872 s'installent dans une kasbah en ruine : on édifie donc, en 1882, un nouveau fort qui, par la suite, se révélera trop petit et l'on construira un bordj plus imposant sur le plateau des Beni-Thour. A El Oued et à Touggourt, on reconstruit un bordj sur l'emplacement de l'ancienne kasbah. A Igli, dans le sud-oranais, le choix se portera sur un relief à proximité de l'oasis pour des raisons de sécurité.

Ces implantations obéissaient à des règles traditionnelles de stratégie militaire. En revanche, l'édification de forts sahariens éloignés des centres de population posait des problèmes d'une autre nature : outre le caractère spécifique du milieu désertique, il était impératif de tenir compte du mouvement général de l'avancée des troupes en fonction des positions tenues sur le terrain, de la configuration géographique des régions (ressources en eau et importance des voies de communication), et enfin de la politique des Etats limitrophes concernés par ces constructions.

D'un point de vue strictement français, la pénétration saharienne devait être le résultat d'un double mouvement : le premier, chronologiquement, avait débuté en Afrique centrale. Il avait consisté, à partir du Sénégal et du Soudan, à s'avancer vers le nord, pour trouver son aboutissement avec la prise de Tombouctou en 1894.
Le second suivait naturellement l'axe nord-sud au départ des grandes villes : Oran, Alger, Constantine, Biskra et Touggourt. En 1892, les Français occupent à l'est, El Oued, Touggourt et Ouargla ; au centre, ils sont installés à El Goléa ; à l'ouest, l'occupation suit la ligne de chemin de fer qui a atteint Djenien Bou Rezg et avance vers Beni-Ounif et Figuig. Cette ligne frontière dessine une courbe dont la pointe sud arrive jusqu'à El Goléa, à 900 km d'Alger, tandis qu'à l'est et à l'ouest, les limites touchent des régions plus septentrionales.

Cette délimitation n'était pas aussi artificielle qu'elle n'y paraît. En effet, la configuration géographique imposait ce tracé. Il suffit de considérer le relief saharien pour constater qu'à l'est, l'immense Erg oriental forme une barrière presque infranchissable de sorte que l'emplacement de Bordj El Mey et Bordj Beressof constituaient la limite extrême au-delà de laquelle on ne pouvait s'installer sans mettre en cause l'intégrité du territoire des Touareg Ajjer. En plaçant Fort Lallemand au nord du Gassi Touil, long couloir interdunaire de 300 km, on espérait contrôler le courant caravanier empruntant cette voie. Mais ces contraintes géographiques furent probablement à l'origine de la désaffection rapide de ces trois points stratégiques : en choisissant de s'implanter au nord du grand Erg oriental, on surestimait l'importance du courant caravanier dans le Gassi Touil, et l'on se privait de la possibilité d'intervenir rapidement sur le territoire Ajjer, notamment vers Ghadamès. L'axe central nord-sud est occupé, à une centaine de kilomètres au sud d'El Goléa, par le Tademaït, vaste hammada de 300 km du nord au sud et de 400 km d'est en ouest. Ce relief, uniformément plat ne présente aucun point d'eau et, de ce fait, constitue une zone difficilement franchissable par les caravanes.

En revanche, la décision d'implanter Fort Inifel sur l'oued Mya permettait de contrôler le trafic caravanier entre In Salah et Ouargla tandis que Fort Miribel, sur l'oued Chebbaba, à l'est du plateau du Tadémaït, complétait le dispositif en surveillant la piste d'El Goléa vers Ghadamès et In Salah.

On comprit très vite la nécessité d'installer aussi des postes au sud de l'Erg, aux points d'eau d'Hassi Messeguem, d'El Biodh et de Temassinin, étapes importantes sur la piste In Salah-Ghadamès. Mais les événements se précipiteront et un seul fort sera édifié, plus tard, à Temassinin.

A l'ouest, le grand Erg occidental s'avère être un obstacle difficile à franchir. La voie naturelle de pénétration emprunte la bordure ouest de l'Erg en suivant les vallées de l'oued Zousfana et de la Saoura de telle sorte que l'avancée française vers le sud passait nécessairement par la conquête des oasis du Touat, événement qui pouvait entraîner des conséquences politiques graves avec le

Maroc. Les Français ne souhaitaient pas envenimer la situation. Ils prirent alors deux décisions : celle de prolonger la voie ferrée d'Aïn Sefra vers Djenien Bou Rezg (1885) où l'on commença à construire une redoute qui ne sera terminée qu'en 1888 et celle de construire Fort Mac Mahon à 180 km, à l'ouest d'El Goléa. C'était, pour employer une expression militaire, une stratégie en "tenaille". D'une part la voie ferrée permettait de rendre la frontière marocaine plus étanche ; elle assurait également la mobilité et le transport des troupes en peu de temps vers les régions exposées à l'insécurité car les tribus des Ouled Djerir, des Douï Menia, des Beni Guil et des Ouled Sidi Cheikh en dissidence trouvaient refuge au-delà de la frontière marocaine lorsque l'adversaire se montrait pressant. D'autre part, la construction de Fort Mac Mahon dans une zone peu habitée et relativement facile d'accès menaçait directement Timimoun et le Gourara.
Fort Inifel, Fort Miribel et Fort Mac Mahon occupaient donc, schématiquement, les angles d'un triangle d'une importance stratégique évidente. On avait d'ailleurs complété le dispositif par la création d'un réseau de fortins jalonnant les itinéraires de liaisons : ligne d'El Oued à Ghadamès ou de Ghardaïa à El Goléa. Ces fortins, distants de 30 à 40 km, permettaient de faire étape à l'abri des surprises et des coups de main. Ils avaient pour objectif de protéger et de loger ceux qui, par exemple, mettaient en lace les lignes de télégraphie et de postes optiques.

■

Chaque fort sera édifié selon une technique et des moyens très différents compte tenu du terrain et des difficultés d'approvisionnement. Nous aborderons ces problèmes dans un prochain article.

QUELQUES ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

A. BESNARD et N. LACROIX, *La Pénétration saharienne, 1830-1906*, Imprimerie Algérienne, Alger, 1906.

R. CAPOT-REY, *Le Sahara français*, PUF, Paris, 1953.

R. DELERIVE, *Les Forts sahariens des Territoires du Sud*, en collaboration avec Marc Franconie et le CEHS, Geuthner, Paris, 1990.

G.B.M. FLAMAND, *L'Occupation d'In Salah et l'action française dans le Sahara*, 1900.

E.F. GAUTHIER, *Le Sahara algérien*, Colin, Paris, 1908.

E.F. GAUTHIER, *La Conquête du Sahara*, Colin, Paris, 1919.

E.F. GAUTHIER, *Le Sahara*, Payot, Paris, 1923.

Dr HUGUET et lieutenant PELTIER, "Le Sud de la province d'Alger, El Goléa et les trois forts", *Le Tour du Monde*, n° 9, 1er semestre 1899.

J.-Ch. HUMBERT, *Sahara, les traces de l'homme*, Chabaud, Paris, 1989.

J.-Ch. HUMBERT, *Forts et bordjs de l'extrême sud, Sahara algérien 1892-1903*, Gandini, Calvisson, 1995.

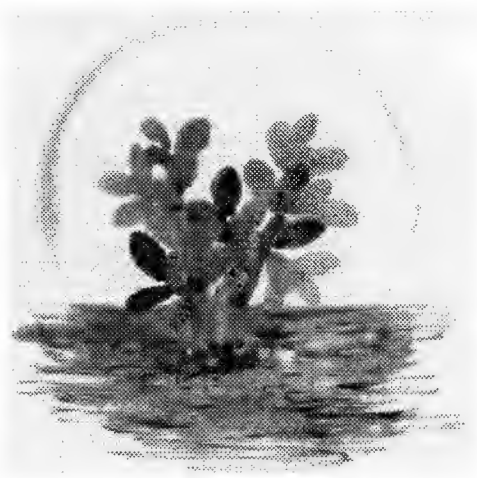
Colonel TRUMELET, *Les Français dans le désert*, Garnier frères, Paris, 1863.

Forts et bordjs de l'extrême sud, Sahara algérien, 1892-1903, Gandini, 1995.

A l'ombre des figuiers de Barbarie

Paule Cuq Blavy

Ce sont des impressions d'une Algérie d'enfance que nous livre ici un écrivain, un poète. Incantation envoûtante, invitation à un voyage initiatique vers un défunt pays de mémoire.



Sur cette terre de poussière, d'épines et de pierres, sur les palmiers-nains arrachés, piétinés, sur mon cœur qui pleure et se souvient, sur mes pensées qui volent vers cette terre à jamais perdue et reviennent pour encore repartir.

Abeilles, mouches, serpents, moustiques, fruits verts avalés avant d'être bons, pieds secs et nus qui foulent la terre, chiens jaunâtres aux voix rauques sur leurs traces, turbans qui enserrent bas sur le front des têtes aux yeux enfoncés, au regard en réserve et flou, mains noueuses aux ongles affilés, qui tiennent un bâton sec et dense, compagnon de fortune, complice des bons et mauvais jours, tantôt porteur, tantôt marcheur, mais jamais lâché : symbole de puissance, de contre-offense, de secours et d'appui.

Vent léger ou vent mauvais, vent de tempête ou de sable qui couche les blés et sèche l'eau, petit matin frais, midi torride, soir sirocco, lune pâle de compassion, oiseaux de nuit, attentifs et cruels.

Langueur des pas perdus sur des chemins millénaires qui serpentent ; inutile voyage où les dieux et les hommes se cherchent pour un ultime combat à la fatale issue.

Temps qui fuit et temps du repos où l'âme s'interroge, où les oueds ne sont pas ou se creusent d'espoir. Nuit magique où l'on confond le bonheur et l'espérance, où tout se construit et se défait à la lumière trop crue des jours qui sont parfois des nuits.

Silences incertains des volontés divines, colères et cris sans écho, joies étouffées, prières sans foi et foi sans loi, faim sans pain, ventres creux, larmes séchées, cœurs en détresse et fou d'amour pour un Dieu qui guerroie sans guérir.

Où vont-ils ces moutons derrière leur berger fantôme dans un nuage de poussière ?... Sur cette terre sans herbe et sans eau, mus par une foi salutaire, maigres pèlerins d'un voyage au bout de la souffrance, pour une moisson sans illusion ; pour un voyage de retour, imaginé et présent, plus abandonnés et efflanqués que leur souffle. Dans un pays... où l'implacable se mesure à l'existence, où la force ne naît que pour mourir, où la volonté d'un je ne sais quel créateur ne s'amuse à des fins instinctives que pour mieux contempler ce qui ne saurait être. Vain pari qui quelquefois étonne pour seule preuve d'existence. Les chèvres altières, insolentes, la liberté pour parole, s'en vont sur leurs fragiles sabots, élégantes et soyeuses, vers leurs réserves épineuses que nul n'ose approcher, crucifié par avance. Privilège des princes dans ces lieux déshérités, déesses bénies des dieux de la richesse.

Chaleur torride, le pied hésite à se poser sur le sol, la poussière est vaincue, l'air est pur, transparent, azur sans taches. Les feuilles immobiles, hésitent entre le vert et le jaune, destin sans choix, révolte inutile, implacable destinée. Ne vit-on que pour le mal de vivre ?

Et pourtant... Fête des rigoles, l'eau arrive, ponctuelle, ordonnée. Le jardin s'émeut, les lèvres fendillées, douloureuses, des racines sans un mouvement, se laissent envahir de bonheur. Suave, sournoise hydratation. Avide flux qui monte, rapide, le long des tiges, les boutons se pressent en fleurs épanouies, brûlant les étapes du spectacle, court métrage d'une vie fulgurante d'éclair.

Sur la terre brun-rouge se dressent les figuiers de Barbarie au milieu des cailloux brûlants. Cactus aux palettes irisées, gainées d'une peau douce sous la garde sauvage de milliers de piquants, défenseurs des mousses aqueuses d'un vert intense, sortes de feux d'artifice aux fleurs roses éclatées, sous l'énorme coupole de cristal bleu. ■

A l'ombre des figuiers de Barbarie. Impressions des années 1936. Algérie, ma petite enfance.

J'attends la nuit qui vient

Hélie de Saint Marc

Voici, extraite du livre remarquable qu'il a écrit avec son biographe, Laurent Beccaria, une méditation de l'officier dont le destin a toujours été de vivre à l'extrême et qui, modestement, déclare que, pour un temps, il faut encore tenter de vivre honorablement.

La maison s'est endormie. Je n'ai pas sommeil. Ma mémoire est un peu saoule d'événements et de visages... Je voudrais comprendre pourquoi l'infini, le mal et le néant cohabitent en nous et dans l'univers. Je me souviens des nuits peureuses de mon enfance. Un hibou, installé dans le marronnier tout proche, me réveillait chaque nuit. Je me souviens des nuits d'août où, allongés dans l'herbe grasse du pré, nous regardions les étoiles filantes dans la nuée. Je me souviens des nuits de prison lorsque, dans le soir de nos cellules, nous guettions à travers les barreaux les lumières des terres de liberté. Je me souviens des nuits de désespoir à Langenstein. Je me souviens d'autres cieux et d'autres nuits inquiétantes, frémissantes, pleines de froissements, de lucioles, de cris et de chuchotement. Je me souviens de la lune se levant au-dessus des calcaires de Chine. Je me souviens des nuits aux aguets, au milieu des étoiles inconnues de ma jeunesse. Je me souviens des nuits de tendresse, de ces minutes de joie tellement aiguës que je croyais que la trame de la vie allait se déchirer à jamais. Je me souviens des nuits du désert, le grand espace silencieux et nu, où se devine la prière de chacun. Je me souviens de ce chant arabe qu'un compagnon de bivouac m'avait traduit :

L'homme a besoin de croire en soi.
Lorsque le soleil se couche, la lune se lève.
Lorsque la lune n'est pas dans le ciel, les étoiles brillent.
Leur douce lierre nous permet de discerner vraiment
Toutes les choses de la terre.
La nuit est amoureuse.
Je l'aime parce qu'elle est la nuit

Qui n'est jamais la même,
Qui est mille et une nuits,
Mais qui est ma nuit,
La mienne, la seule.

Je me souviens des nuits d'Afrique, odorantes, passionnelles, ouvertes sur la mer. Je me souviens des nuits de combat, les attentes, la tension, le corps crispé au fond des oueds, le long des pistes, à l'orée des villages... Je me souviens des longues approches nocturnes à travers la solitude des montagnes, dans des horizons sans fin. Je me souviens de ces nuits, à Tulle, où j'essayais de mettre un nom sur chaque étoile... Il est tard et il fait presque froid. La lune termine son grand cercle et va disparaître. Une galaxie s'éloigne. La nature se prépare au jour et, dans le secret des ténèbres, une vie multiforme s'agite et s'affaire. Un jour je ne ne me réveillerai plus. J'ai pris l'habitude de voir la mort, cette étrange camarade, approcher, hésiter longuement puis, à l'instant de saisir sa proie, s'éloigner sans raison... Nul ne sait ni le jour, ni l'heure... Une douce clarté au levant. Bientôt le soleil. La fatigue d'un nouveau jour. Un répit. Pour un temps, il faut encore tenter de vivre honorablement. ■

Mémoires. Les champs de braise, Perrin, 1995.

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Mémoires. Les Champs de braise, *par Hélie de Saint Marc*, avec la collaboration de Laurent Beccaria, Perrin, Paris, 1995, 129 F.
Voici un homme qui aura connu pratiquement tous les tumultes, toutes les révoltes, tous les drames de notre époque. Interné à Buchenwald comme résistant, élève de Saint-Cyr, officier, il connaît l'Indochine et ses passions dramatiques, l'Algérie, avec le putsch, les combats dans le djebel et, enfin, la prison pour avoir voulu rester fidèle à la parole donnée. Les mémoires qu'il nous livre ici nous révèlent un homme d'une qualité exceptionnelle. "J'étais un enfant métaphysique. Très tôt j'ai été habité par les grandes questions de l'existence et l'angoisse du néant... Les adolescents sont accompagnés de personnages mythiques qui marchent à leurs côtés et les font rêver. Les figures de proue de ma jeunesse étaient héroïques. Très jeune, au fil des lectures ou des conversations que j'écoutais attentivement en faisant semblant d'être ailleurs, je me suis constitué une galerie d'êtres exceptionnels. Chacun personnifiait une sorte d'accomplissement, un sommet admirable, glorieux, inaccessible. J'aimais les destins qui avaient su marquer le sol d'une cicatrice." On devine qu'avec une pareille préparation morale, la vie d'Hélie de Saint Marc ne pouvait pas être autre que ce qu'elle a été. Il faut lire ces champs de braise et les relire, on en sort plus attentif à la vie, purifié en quelque sorte. Et n'allez surtout pas croire qu'il s'agit d'une œuvre mièvre, pétrie de bons sentiments à l'eau de rose. C'est une œuvre forte, roborative.

La Bataille d'Alger, *par Pierre Péllissier*, Perrin, Paris, 1995, 139 F.
En 1957, en Algérie, un terrorisme aveugle ensanglantait systématiquement Alger, tuant des dizaines d'innocents pour faire connaître au monde entier la puissance du FLN. C'est au général Massu que fut confiée la mission de mettre fin à ce terrorisme urbain. Tout au long de l'année 1957, les paras livrèrent un combat sans merci aux terroristes. Leur action qui ne manqua pas de critiques fut efficace et les paras purent retrouver le djebel où ils se sentaient plus à leur place. Pierre Pellissier, en journaliste, raconte ces journées qui ont marqué Alger. Il raconte aussi tout le contexte de cette action, avec les contacts secrets, les rencontres, les diplomaties plus ou moins cachées. L'auteur a eu accès à des documents inédits, des témoignages, et nous livre un dossier fort intéressant sur cette période pendant laquelle l'armée française a été si attaquée. Illustrations en noir et blanc.

La Mémoire du football d'Afrique du Nord, *par Hubert Zakine,* Phocea, 68 bd Lazer, 13010 Marseille, 380 F + 75 F. de port.
Sous le parrainage de l'Union des anciens footballeurs d'Afrique du Nord, avec des préfaces de Fernand Sastre et de Marcel Salva, entre autres instances prestigieuses du foot, voici un bel album, 683 pages qui combleront de joie les amoureux du ballon rond. Ils y trouveront présentés 150 footballeurs, l'historique des grandes équipes qui ont fait la gloire du foot d'Afrique du Nord (SCBA, FCB, ASSE, GSA, RUA, etc.), un palmarès du foot d'AFN depuis sa création, un dossier de presse complet de l'époque et le tout illustré de plus de 500 documents photographiques... Que dire de plus ? Tout sportif qui se respecte devrait avoir ce magnifique album dans sa bibliothèque.

Le Sérail, histoire d'une promotion de l'ENA, *par Jean-Michel Blanquer et Jérôme Cordelier,* Perrin, Paris, 1995, 119 F.
L'un des élèves de cette promotion restera célèbre puisqu'il est Président de la République. Mais presque tous les élèves de cette promotion ont fait une carrière politique importante. Les auteurs, l'un maître de conférences à l'université de Tours, l'autre journaliste, se sont attachés à suivre, de leur entrée à l'ENA jusqu'à leur arrivée au pouvoir, les destins de ces hommes qui incarnent la technocratie. Un voyage dans un univers généralement assez peu connu et qui, souvent, pique notre curiosité...

Forts et bordjs de l'extrême sud du Sahara algérien, 1892-1903, *par Jean-Charles Humbert*, Editions Jacques Gandini, Calvisson, 1993, 120 F.
L'histoire fort intéressante de l'expansion de la France au Sahara à travers la construction de ces bâtiments militaires. Nombreuses illustrations, photos et plans-cartes.
Dans la même collection et tout aussi intéressants, voici quelques titres qui forment un fonds de connaissances que l'on doit avoir si l'on s'intéresse à l'histoire de la France en Algérie : *Reconnaissance et travaux de pénétration saharienne, axe Touggourt-Djanet, 1904-1905*, par le capitaine Touchard ; *La Pénétration saharienne, 1830-1906*, par A. Bernard et N. Lacroix ; *Les Toubibs sahariens, l'œuvre des médecins militaires dans le sud algérien (1902-1976)*, par le docteur J.-L. Verselin ; *Mœurs et médecines des Touareg de l'Ahaggar*, par le docteur Henry Foley ; *Au Sahara pendant la guerre européenne, correspondances et notes, 1914-1917*, par le docteur Paul Vermale. Editions Jacques Gandini, 11 Grande Rue, 30240 Calvisson.

Histoires de là-bas... *par Norbert Poupeney*, auto édition, chez l'auteur, La Meyrade, Saint-Sylvestre-sur-Lot, 47140 Penne d'Agenais, 1995, 80 F.
Ces histoires concernent, vous l'imaginez bien, un là-bas qui s'appelle Algérie que l'auteur a bien connue et bien aimée. Son univers, à travers des récits d'un poète musulman, est un univers fantastique et les personnages sont bien étonnants aussi. Ces récits ont été trouvés, nous a dit l'auteur dans un précédent volume, par un garde forestier, transcrits sur un cahier d'écolier. Tels quels, ils nous charment par leur atmosphère que Norbert Poupeney (curé dans le civil) sait créer à merveille. Bref, nous sommes sous le charme et nous lui disons : "Continuez !"

Le Parler d'Oran et d'Oranie, *par Amédée Moreno*, Editions Jacques Gandini, Calvisson, 1995, 169 F.
En sous-titre, *Memento-lexique avec anecdotes, histoires et souvenirs de là-bas*. Ce memento (je me souviens) aide en effet bien la mémoire ; Plus de mille entrées pour un dictionnaire très spécial, sous forme de termes, de locutions, expressions ou mots typiquement oranais (ou oraniens !). L'auteur, ancien pigiste à *Oran-Soir*, connaît bien ce qu'il raconte. De *Abanico* (éventail) à *Zoubia* (fumier et, par extension, de mauvaise qualité), l'auteur nous promène à travers un langage imagé, des anecdotes curieuses et, au passage, nous apprend beaucoup de choses. On avait déjà chez le même éditeur *Le Dictionnaire du pataouète* assez axé sur l'Algérois, nous avons ici l'Oranie, serait-ce à penser que Constantine n'avait pas un parler particulièrement significatif ?

L'olivier, *par Tarek Amamou*, Edisud et Les éditions de la Méditerranée, Tunis, 1995.
Dans cette nouvelle et charmante collection, *Histoire d'une plante en Méditerranée*, les éditeurs nous ont déjà offert trois titres : *Le Chêne-liège, Le Palmier-dattier* et cet *Olivier* que nous vous présentons aujourd'hui. Le principe consiste, à travers un texte court mais dense et de nombreuses illustrations en couleurs, à raconter l'histoire de la plante choisie. "Connaissez-vous l'olivier ? Laissez-vous surprendre par cet arbre au tronc noueux, solidement amarré au sol et au feuillage léger frémissant au moindre souffle de vent."

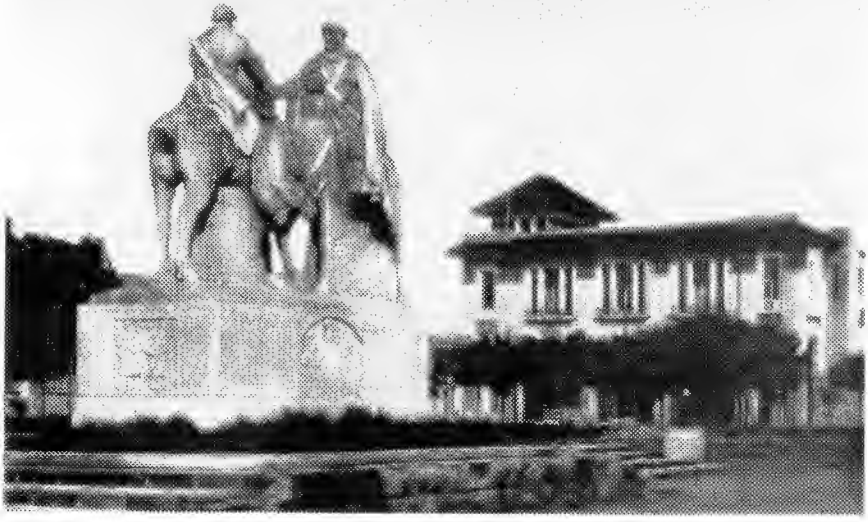
Monuments

Alain Amato

Véritables musées de pierre ou de bronze, les monuments nous donnent à lire d'intéressantes leçons d'histoire.. L'un, une plaque commémorative élevée primitivement à Aïn-Sefra (Algérie) a trouvé refuge dans un musée à Saumur. L'autre, une statue édifiée à Casablanca (Maroc) est maintenant à Senlis où elle atteste de l'amitié franco-marocaine.

MONUMENT DE L'AMITIÉ FRANCO-MAROCAINE À SENLIS

Le 18 mars 1919, quatre mois après la fin de la Première Guerre mondiale, l'association des "Vétérans de Casablanca" décida d'élever un monument de la victoire. Paul Landowski, à qui l'on doit le monument aux morts d'Alger, réalisa le monument casablancais dans un bloc de 35 tonnes de pierre, 10 mètres de façade, quatre mètres de profondeur et six mètres de haut. Il sculpta deux cavaliers, un spahi marocain et un "poilu" européen, se serrant fraternellement la main. Le socle fut orné de bas-reliefs et d'inscriptions (noms des armes marocaines ayant participé au conflit et citations à l'ordre de l'armée). La première pierre fut posée le 11 novembre 1921 et l'inauguration se déroula le 20 juillet 1924 sous la présidence du maréchal Lyautey. Le monument avait été construit place de la République (qui devint place des Nations-Unies), le long de la rue Chavandier-de-Valdrôme, du côté opposé au Palais de Justice et à la statue du maréchal Lyautey (cette statue se trouve toujours à Casablanca, mais maintenant dans les jardins de l'ambassade de France). En 1961, le consul de France fut averti que le monument de la Victoire devrait être détruit. Il réussit à sauver le monument. Après bien des difficultés techniques et administratives, la marine nationale le convoya jusqu'à La Pallice, l'armée prit le relais pour le transporter à Senlis et l'association "Le Burnous" (Amicale des anciens Spahis, Goumiers et Sahariens) s'occupa de sa réédification dans cette ville qui avait toujours été la garnison d'un régiment de Spahis, la dernière unité à cheval de l'armée française, le 7ème Groupe de Spahi, dissous en 1962. La cérémonie de réinstallation de ce monument, qui s'appelle maintenant "monument de l'amitié franco-marocaine".eut lieu le 11 novembre 1965 en présence d'un important rassemblement d'anciens de l'Armée d'Afrique. Une plaque atteste son origine casablancaise.



Monument de la Victoire, place de la République à Casablanca

MUSÉE DE L'ECOLE DE CAVALERIE À SAUMUR

La plaque qui, à Aïn-Sefra (sud-oranais), indiquait l'emplacement du PC de Lyautey est maintenant au musée de l'Ecole de Cavalerie de Saumur, fixée au-dessus d'une vitrine exposant des souvenirs concernant le général. Elle porte ces mots : "Ici le général Lyautey, commandant la subdivision d'Aïn-Sefra a eu son poste de commandement du 1er octobre 1903 au 9 décembre 1906."

D'autres souvenirs, nombreux, proviennent des collections du musée Franchet-d'Esperey (qui avait été créé à Alger, tout en haut de la casbah). Ce sont principalement des armes arabes, berbères et touarègues, le sabre du colonel Combes (tué au siège de Constantine), le sabre du lieutenant de Foucauld, le célèbre burnous rouge de Bournazel, des uniformes de Chasseurs d'Afrique, de Spahis et d'autres troupes d'Afrique du Nord.

Dans une salle sont rassemblés les fanions des chefs de corps des régiments des Chasseurs d'Afrique et des Spahis. Ce sont les célèbres *tougs*, héritage de l'ancienne cavalerie arabe, portant le fanion sur une hampe décorée d'une boule de cuivre, surmontée d'un croissant et d'une queue de cheval ■

Alain Amato, *Les Monuments en exil,* Ed. de l'Atlanthrope.

Noël berbère

Jean Verchin

Jean Verchin est un vétéran du Maroc qui fut un compagnon de méharée du père de Foucauld, puis eut le rare privilège d'être affecté comme instructeur aux troupes chérifiennes, le berceau des Tabors et des Goums.
L'un de ses chemins de mémoire lui réservait une aventure peu commune.

Donc, ce jour-là, c'était Noël. L'allégresse était générale, l'ordinaire des trois unités était sorti... de l'ordinaire et c'est au milieu d'une euphorie de circonstance que je fus, sitôt midi, désigné pour accompagner la patrouille.
Ceci représentait cinq heures de marche à bonne allure et, pour éviter aux légionnaires – pourtant marcheurs intrépides comme chacun sait – de s'écarter du chemin pour des reconnaissances imprévues, quatre cavaliers accompagnaient la patrouille, c'est-à-dire que ce 25 décembre 1912, je quittai la redoute avec mes trois Tabors, à la suite des 20 légionnaires qui scandaient une marche d'outre-Rhin. L'atmosphère était fraîche et légère, il faisait beau, on voyait loin, tout allait bien.
Il y avait trois heures que nous marchions sans que rien d 'anormal ne se fût révélé, lorsque Mohand, l'un de nos cavaliers, me fit remarquer une fumée que la distance rendait imperceptible et qui montait d'une faille de la falaise. Comme elle se trouvait à environ 500 mètres, je demandai au chef de patrouille l'autorisation d'aller me rendre compte de l'identité de ceux qui gîtaient là. Suivi de mon cavalier, je partis au petit galop de chasse. Je mis pied à terre devant la grotte d'où sortait une fumée odorante et caractéristique du cèdre qui se consume.
Ma carabine à la main, je pénétrai dans le rocher lorsque brusquement je me trouvai dans la crèche de Béthléem. Je restai figé et sans voix.
Saint Joseph et la Vierge Marie ne parurent pas s'étonner de me voir là. Lui, qui semblait âgé d'environ 35 ans, avait une barbe rousse et des yeux clairs ; assis ou plutôt

accroupi, les genoux à hauteur du menton, enveloppé dans sa djellabah, il se chauffait les mains au feu de cèdre. Elle avait le visage régulier des madones de Fra Angelico. Vêtue d'un haïk de toile bleue, elle avait le front ceint d'un bandeau de toile blanche qui lui restituait la ligne traditionnelle des femmes de Galilée. Elle agitait, au-dessus de son enfant, afin d'écarter la fumée, une branche de palmier-nain. Le nouveau-né, enfoui dans une couverture de laine multicolore regardait devant lui, sans voir.

Derrière lui, paisiblement, l'âne et le bœuf, tête contre tête, mâchonnaient de l'orge et de la paille courte et je sentais intensément que c'était strictement ainsi que, dans un même cadre et la même ambiance, était venu au monde, il y a presque deux mille ans, Celui qui, par sa parole de douceur, avait ébranlé les assises de la grandeur romaine.

Cessant ma rêverie, j'interrogeai. Mais l'homme, un Beni M'Guild, ne parlait pas l'arabe. Mohand, berbère, me servit d'interprète. Je sus alors qu'ils avaient quitté Timhadit trois jours auparavant afin de gagner Fès où ils avaient dessein de s'établir, la vie devenant dure dans les tribus... Il ajouta qu'ils avaient espéré arriver à destination avant la venue au monde de l'enfant mais que Dieu en avait décidé autrement. C'est dans cette grotte, au milieu de la nuit, qu'ils avaient entendu son premier cri.

Quelle étrange coïncidence : Noël, minuit, tout concordait pour que la miraculeuse évocation fût complète. A ce moment, un de mes cavaliers de l'escorte sifflait pour que nous manifestions notre présence. A regret je m'arrachai à ce pieux spectacle. Machinalement je me signai, l'homme et la femme me regardèrent, curieux et sans comprendre. Je pris dans ma ceinture un douro hassari et déposai cette offrande dans la menotte du nouveau-né.

Je revoyais mon enfance cajolée dans ma petite ville de Bretagne, l'arbre de Noël mirifique aux branches poudrées à frimas où pendaient des boules multicolores et scintillantes. Les petites bougies polychromes éclairaient tous les jouets que j'avais désirés et ils y étaient tous, sans qu'il en manque... Et mon esprit vagabondait... Je revoyais, tout attendri, la visite des crèches de Noël avec ma mère...

Quinze ans plus tard, je me trouvai en ce jour de Nativité, loin du pays, devant une autre crèche aussi hallucinante de vérité, mais je n'étais plus un enfant et je n'avais plus de mère. ■

Burnous au vent et sabre au clair, Le Signor, 1980.

Qui êtes-vous, monsieur Bellat ?

Pas facile de dire en quelques lignes
A quel point cet homme est exceptionnel.
Un maire de Bel Abbès, c'est forcément un
Légionnaire d'honneur et ce titre fut

Bien mérité au cours de tant d'années
Et d'action légionnaire et d'action civique.
Lié de cœur et de plume à tant d'écrivains.
Lui qui les a si souvent accueillis
A connu, comme tant d'autres, un injuste exil
Tout en restant lui-même, le poète au grand cœur.

– Avez-vous une devise ? Laquelle ?
Aimer les humbles et son prochain.

– Si vous n'étiez pas vous, qu'aimeriez-vous être ?
Un missionnaire.

– Avez-vous une occupation préférée ? Quelle est-elle ?
J'ai le goût de l'écriture.

– Quel est le don que vous souhaiteriez posséder ?
Le don d'aimer.

– Que craignez-vous le plus ?
Une fracture sociale grave.

– Donnez une courte définition du bonheur.
Aimer, c'est s'aimer dans les autres.

– Quel est le défaut (ou le vice) qui vous fait le plus horreur ?
L'égoïsme.

– Quelle est la qualité que vous appréciez le plus ?
La générosité de cœur.

– Avez-vous un héros favori ? Lequel ?
Peut-être Lacordaire.

– Préférez-vous voyager ou lire un récit de voyage ?
Lire un récit de voyage.

– Si vous pouviez changer d'époque pour y vivre, laquelle choisiriez-vous ?
Le XVIIIe siècle.

– Pour vous, l'espérance est-elle une vertu, une chance ou une utopie ?
L'espérance est une grande chance.

Mémoire plurielle
LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD
Supplément au n°6
Décembre 1995

Chers amis adhérents,

Vous trouverez dans ce supplément le compte rendu de l'assemblée générale de notre association et vous vous réjouirez avec nous de constater qu'après un an et demi d'existence, *Mémoire d'Afrique du Nord* est en nette progression. Nous avons noué de fructueuses relations avec d'autres associations et nous pensons inaugurer dans le prochain numéro une rubrique consacrée à ces collaborations extérieures. C'est ainsi que nos deux vice-présidentes ont participé au Congrès algérianiste et à un colloque organisé par l'association de la Mémoire d'Outre-Mer. Des adhésions et des échanges de revues ont été faites avec des associations dont les préoccupations sont proches des nôtres. Nous vous en reparlerons.
Au cours de ces derniers mois, tout en maintenant les activités de communication, conférences, sorties, rédaction de *Mémoire Plurielle*, etc., nous avons terminé l'ouvrage *Des chemins et des hommes, la France en Algérie de 1830 à 1962*. Le titre indique que cet ouvrage est au coeur même de nos préoccupations. Faire connaître les hommes et les femmes qui, à un titre ou un autre, ont participé à l'histoire de la France en Algérie (400 biographies, un choix difficile). Il fallait évoquer leur action et les auteurs ont préparé des dossiers-synthèses des principaux thèmes. Replacer ces hommes dans leur contexte historique dans une importante chronologie et permettre une connaissance plus approfondie avec bibliographies, générale et thématique. Vous avez reçu personnellement un bulletin de souscription et nous savons que vous avez été nombreux à répondre. Par un accord particulier avec l'éditeur et compte tenu des grèves, nous sommes heureux de vous annoncer que le prix de souscription de 155 F+20 F d'envoi est maintenu, uniquement pour nos adhérents jusqu'au 31 janvier.
Bonne année à tous. Rendez-vous à 1996 avec un nouveau numéro de *Mémoire Plurielle*.

Cet espace est le vôtre
Et c'est ici que nous publions les textes, prose et poème, curieux, attendrissants ou drôles que vous nous envoyez.

A la manière de ....

Voici deux poèmes-pastiches que nous envoient nos amis Marcel Pouget et Andrée d'Hulst.
Le premier s'inspire d'un poème fameux d'Alfred de Vigny "Le cor", et le second fait référence à Du Bellay.
Les voici tous deux pour notre plaisir.

A la manière d'Alfred de Vigny
La raïta

J'aime la raïta, le soir, à la kasba,
Quand elle est solitaire, et non dans la nouba,
Et quand le sirocco, de terrasse en terrasse
Permet à mes oreilles de la suivre à la trace !

Oh ! Mont Bouzaréa ! Oh, pays adoré,
Où la brise est si douce, et l'hiver tempéré,
Notre Madam' d'Afriqu' Saint Ugène', la Cantère,
Nos morts abandonnés dans le vieux cimetière.

Parfois un yaouled, lorsque l'air est sans bruit,
De sa flûte en roseau fait retentir la nuit,
Et à ce sifflement, paisiblement se mêle
Le cri plaintif et doux d'une chèvre qui bêle.

Ame des vieux pionniers, revenez-nous encore !
Est-ce vous qui criez dans ce sombre décor ?
Depuis la Bassetta à la Rampe Valée
L'ombre des Deys d'Alger n'est donc pas consolée ?

Marcel Pouget

Extrait tiré de l'ouvrage
Nouvelles fantaisies pieds-noires
(Les artistes en Languedoc).

A la manière de Du Bellay

(Suite à une conversation mélancolique avec un Kabyle).

Quand reverrai-je hélas de mon douar perché
Les mechtas enfumées et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison ?
Qui m'est une province et beaucoup d'avantages

Plus me plait le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des hôtels français le front audacieux
Plus que le tuf blanc me plaît la pierre sèche

Plus mon oued desséché que la Loire française
Plus mon Djurjura que les monts de l'Oisans
Et plus le sirocco que le froid vent d'Autan.

Andrée d'Hulst

Le vin dans l'Afrique romaine ou Le péché d'une sainte

Marc BAROLI nous communique ce texte amusant et attendrissant où l'on peut voir combien la vertu est fragile et combien les saints ont du mérite..

Dans Les Confessions, *saint Augustin évoque souvent la figure de sa mère, sainte Monique. Il nous donne aux livres 6 et 9 de curieux détails qui soulignent l'importance qu'avait déjà prise le vin dans l'Afrique Romaine. Toute jeune, Monique avait été soumise à une discipline très stricte.*
"La vieille servante qui veillait sur les jeunes filles de la maison ne souffrait pas qu'en dehors des repas elles bussent même de l'eau, si ardente que fût leur soif. Afin de prévenir une habitude funeste, elle leur disait : "Vous ne buvez que de l'eau parce que vous n'avez pas de vin à votre disposition. Mais une fois mariées et devenues maîtresses des réserves et des celliers, l'eau ne vous dira rien et

l'habitude de boire prévaudra tout de même". Elle réprimait ainsi les avidités de cet âge encore tendre et accoutumait ces jeunes filles aux bienséances pour leur soif même au point de leur ôter le désir de ce qu'il valait mieux ne pas faire.

Voire. On peut douter de l'efficacité de cette éducation et saint Augustin nous en donne la preuve.

"Monique était une jeune fille raisonnable et pour cette raison ses parents l'envoyaient tirer le vin au tonneau.

Avant de transvaser le liquide dans la carafe, elle en buvait un peu du bout des lèvres, non par amour de la boisson, mais par cette pétulance débordante de la jeunesse qui se dépense en espièglerie et n'est contenue chez les enfants que par la fermeté des parents. Seulement, ajoutant d'un jour à l'autre une petite gorgée sur une petite gorgée, elle se laissa aller à l'habitude de boire avidement des coupes pleines de vin pur.

La servante qui l'accompagnait, étant entrée en querelle avec sa jeune maîtresse, lui lança insolemment l'épithète fort désagréable de "méribibula"(*). Le trait porta. La jeune fille se rendit compte de ce que son habitude avait de répugnant; elle la prit en horreur et s'en défit".

Ame de feu comme son fils devait l'être, Monique passe d'un extrême à l'autre. Il existait, en Afrique, une coutume d'origine païenne qui consistait à apporter aux tombeaux des saints de la bouillie, du pain et du vin pur.

"Quand Monique apportait une corbeille avec les mets ordinaires destinés à être goûtés, puis partagés, elle ne se servait que pour faire raison aux autres et ne se servait qu'une petite coupe de vin dilué au goût de son sobre palais et s'il y avait plusieurs tombeaux à honorer de cette façon elle emportait avec elle cette même petite coupe pour la faire resservir et c'est un vin coupé d'eau et même tout à fait tiède qu'elle partageait à petites gorgées avec les fidèles présents".

(*) Il s'agit d'un apax, mot qui ne se retrouve dans aucun autre texte et peut avoir été forgé par la servante pour l'occasion. Le sens est évident, encore que la traduction soit difficile. Certains auteurs proposent "biberonne".

-oOo-